

La recherche philosophique ou petite philosophie de la recherche

Nicolas Floury

« *Quelle place pour la recherche philosophique dans la cité, aujourd'hui ?* » Telle est la question qui va nous occuper ici. Cette question, par sa précision même, nous semble faire émerger plusieurs signifiants. Chacun d'entre eux, par les problèmes qu'il soulève, servira d'axe à notre présent travail.

Ce sera tout d'abord la « *recherche philosophique* » qu'il s'agira de circonscrire. Qu'est-ce que cela signifie de chercher, pour un philosophe ? Il sera ensuite question de cerner l'objet propre de la philosophie. La philosophie en a-t-elle même un ? Ou bien est-t-elle *réflexion sur* ? Cela nous permettra de réfléchir autour de la notion de *transversalité*. Enfin, nous nous demanderons si une philosophie peut réellement se dire telle, si elle n'a pas à l'horizon le dessein d'avoir des possibilités de rencontre avec les autres disciplines constituées. Ces trois axes seront nos trois temps.

*

« *Si l'on cherche n'est-ce pas que nous avons perdu quelque chose ?* » ne cessait de clamer ironiquement Lacan. Il aimait citer le mot fameux de Picasso : « *Je ne cherche pas, je trouve* ». C'est, qu'en effet, il ne s'agit guère, en philosophie comme en la science la plus « *dure* », de trouver ce qui serait déjà là, à attendre d'éternité qu'on le découvre. Ce serait là la réminiscence platonicienne, l'esclave du *Ménon* qui sait, en son âme, mais sans trop savoir qu'il le sait, ce qu'il en est de la commensurabilité de la diagonale du carré. Si l'on y regarde bien, l'esclave est bien plutôt enseigné par son maître, et il ne connaît pas de manière innée la démonstration dont il s'agit.

Ce n'est pas, néanmoins, qu'il n'y ait pas du savoir dans le réel. La nature, certes, a une certaine propension à se laisser écrire en langage mathématique, délivrant ses lois sous forme de petites lettres ramassées, les mathèmes. Néanmoins, ces lois ne sont pas le réel lui-même. Les lois de la physique, par exemple, sont une approximation des lois du réel – si tant est qu'elles existent. Toute théorie scientifique, même la plus aboutie, n'est qu'une approximation du réel. Le réel est même ce qui résiste absolument à toute écriture, ce qui ne

cesse de ne pas pouvoir s'écrire, comme le définissait Lacan¹. Ainsi, toute théorie véritable se doit d'être *falsifiable*² comme l'a montré Popper.

Aussi, il nous semble qu'il ne s'agit guère de *chercher*, mais bien d'inventer, de créer. La science elle-même est bien plus création poétique que ce que l'on veut bien croire. Le positiviste pur, qui amasse docilement des faits dans son laboratoire, mais qui est dénué d'intuition et de créativité, dénué d'un quelconque brin de folie – apte à quitter le sillon de la tradition – ne risque guère d'élaborer quoi que ce soit. Les théories modernes, qu'il s'agisse de l'infini actuel de Cantor pour les mathématiques ou de la théorie de la relativité en physique, sont le fruit d'un travail créatif ; point ou peu de « *recherche* » en ce cas. Une intuition, un *insight*, un quasi-délire – pourquoi pas un automatisme mental ? Automatisme qui s'imposerait au sujet, comme pensée extérieure à lui-même –, qui constitue seulement par la suite une théorie.

C'est pourquoi le signifiant « *recherche* » nous semble peu propice à décrire ce qu'il en est lorsqu'il s'agit de philosophie. Ce serait là la croyance illusoire dans le fait qu'il suffirait de chercher pour trouver.

A nos yeux, la philosophie se doit d'être créatrice, et ne se prête guère à la « *recherche* ». La philosophie ne se réduit pas au *discours universitaire*³ – et les professeurs ont, bien heureusement, leurs coulisses, leurs créations propres, mêmes si elles se parent du signifiant de « *recherches* » : enseignant-chercheur ne dit-on pas ? Les anglo-saxons distinguent d'ailleurs clairement entre « *research* » et « *quest* ». Et lorsqu'il s'agit de philosophie c'est bien de *philosophical quest* dont ils parlent et non pas de *research*.

Si la philosophie ne fait ainsi pas bonne alliance avec la « *recherche* » – hors du discours de l'université –, elle n'est pas non plus la servante patentée des autres disciplines constituées. C'est ce que nous voudrions désormais montrer en tentant de réfléchir autour de la notion de *transversalité*.

¹. Voir *Le séminaire XX, Encore*, Paris, le Seuil.

². Une théorie est falsifiable au sens de Popper si elle fait des prédictions que certaines observations pourraient en principe invalider. Une théorie sera alors déclarée non scientifique si aucune observation concevable ne peut la mettre en question.

³. Lacan construit la matrice des quatre discours lors de son séminaire *L'envers de la psychanalyse*. Le discours universitaire est celui qui place le savoir à la place d'agent, voilant ainsi la division subjective. Il s'agit d'occulter le fait que la vérité fait trou dans le savoir. La structure du discours universitaire fait ainsi que l'on a d'avantage à faire à de l'histoire des idées, de la diffusion de savoir, plutôt que de réelle transmission.

La philosophie peut être définie comme étant la discipline qui n'a pas d'objet en propre, ou bien encore, comme la pensée qui se pense elle-même. Elle a, quoi qu'il en soit, son champ propre. Deleuze disait qu'elle était créatrice de concepts. Cela signifie que la philosophie n'a pas pour vocation à *réfléchir sur* n'importe quoi – déjà du simple fait qu'elle en est strictement incapable, mais surtout parce que cela lui enlèverait tout contenu.

Les scientifiques, les artistes, les mathématiciens n'ont absolument aucun besoin que les philosophes prennent leur discipline comme objet. On n'applique pas la philosophie à la musique ou à la poésie. Bien plutôt, on se laisse, en philosophe, enseigner par l'art, par la science. Aussi il ne s'agit pas, par exemple, de dire à la littérature ce qu'elle est ou ce qu'elle doit être, mais d'élaborer une philosophie grâce à la littérature, à partir des résultats de la littérature. Il en va de même pour les rapports entre poésie et philosophie. La poésie devance la philosophie et reste bien souvent son guide. Que l'on songe à la fascination de Hegel pour Hölderlin, ou de Heidegger pour Celan.

Aussi, la notion de *transversalité* nous semble faire question. La philosophie est-elle encore philosophie si elle se structure de telle manière qu'elle doive s'articuler aux autres disciplines constituées ? Qu'elle soit à l'écoute de ce qui s'élabore à son entour pour se nourrir elle-même est une chose, mais la philosophie n'a pas à être *discours sur*.

Deleuze a longtemps vitupéré contre cette idée que la philosophie serait capable de parler de tout. C'est que la philosophie, comme discipline, a son domaine propre. Citons-le lors de son intervention à la Femis de mai 1987 :

Alors, ce serait trop facile de dire ben oui, la philosophie tout le monde sait qu'elle est prête à réfléchir sur n'importe quoi [...] la philosophie n'est pas faite pour réfléchir sur n'importe quoi. Elle n'est pas faite pour réfléchir sur autre chose [...] en traitant la philosophie comme une puissance de réfléchir sur, on a l'air de lui donner beaucoup et en fait, on lui retire tout. Car personne n'a besoin de la philosophie pour réfléchir [...] Si la philosophie devait réfléchir sur quelque chose, elle n'aurait aucune raison d'exister. Si la philosophie existe, c'est qu'elle a son propre contenu. Si nous nous demandons : qu'est-ce que le contenu de la philosophie ? Il est tout simple. C'est que la philosophie est une discipline aussi créatrice, aussi inventive que toute autre discipline. La philosophie est une discipline qui consiste à créer ou à inventer des concepts. Et les concepts, ça n'existe pas tout fait, et les concepts ça n'existe pas dans une espèce de ciel où ils attendraient qu'un philosophe les saisisse. Les concepts, il faut les fabriquer.⁴

Il semble donc que la notion de transversalité pose problème. La philosophie doit rester créatrice de concepts, c'est là son champ propre – en ce sens le peintre fait des tableaux et le philosophe des systèmes, des ontologies, des métaphysiques.

⁴ . Repris dans : Deleuze, Gilles, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Minuit, p.11.

Alors pourquoi cette tentation, pour certains philosophes, d’user de la philosophie comme simple puissance de *réfléchir sur*? C’est que des scientifiques et des politiques sont demandeurs. Les scientifiques demandent des garde-fous éthiques, les démocrates demandent des procédures explicites de choix rationnel ou de délibération. On reconnaît là les fameux comités d’éthiques ou bien la philosophie de Rawls par exemple. La philosophie oscillerait donc entre être la servante patentée des neurosciences fleurissantes d’un côté, ou des démocraties parlementaires modernes de l’autre.

Nous pouvons aussi considérer le fait que les philosophes, ne pouvant vivre pour la plupart de leurs œuvres – leurs systèmes ou leurs philosophies propres – sont eux aussi dans une certaine demande. Ils cherchent à être perçus comme davantage pragmatiques. « Philosophe cherche à se rendre *utile*⁵ » pourrions-nous dire, les sirènes de l’utilitarisme sont tentantes.

Que l’on nous comprenne bien, il ne s’agit pas de dire que la philosophie doit rester confinée dans sa sphère, ne s’occupant que de philosophie, de son histoire et de son actualité ; mais bien plutôt, de préciser que la philosophie n’est pas un savoir achevé, une boîte à outils sous forme de concepts, qui serait utilisable comme tel pour tout et n’importe quoi. Il n’y a pas, à nos yeux, de fin de la philosophie, comme on a pu annoncer une fin de l’art ou une fin de l’histoire – qui n’ont pas davantage lieu d’être. La philosophie, si elle est la pensée qui se pense elle-même, n’a simplement pas à être à tout prix *utile*. Elle n’a pas à être la servante des disciplines constituées qui l’environnent ; ce qui ne veut pas dire qu’elle ne doit pas avoir des *effets*.

Trois pièges sont à éviter si l’on veut que la philosophie reste telle. Les sirènes des médias, qui veulent la convertir au niveau de leurs idéologies ; le discours de l’université, qui place le savoir en place d’agent et confine à la simple histoire des idées ; le cri silencieux de l’utilitarisme, qui voudrait la rendre caution morale de la science et de la démocratie parlementaire. La philosophie doit néanmoins avoir sa place dans la cité, c’est ce que nous allons voir maintenant.

Les grecs déjà, il y a quatre mille ans, considéraient que la philosophie n’avait pas lieu d’être si elle n’était pas articulée au politique. Il s’agissait, entre autres, de pouvoir posséder des outils conceptuels permettant une forte discrimination. Nous pouvons illustrer cela par le fameux choix du meilleur prétendant dont parle Deleuze, la démocratie nécessitant de pouvoir discriminer le meilleur d’entre tous.

⁵. Au sens de l’utilitarisme, c’est-à-dire au sens de pouvoir entrer dans un calcul où l’on pourrait mesurer une efficacité, un rendement. Ainsi, par exemple au Québec, nombre de jeunes philosophes de formation entrent aisément dans les grandes entreprises privées comme communicants.

Si on prend le sens de politique au sens le plus large, on peut dire que ce n'est pas que la philosophie doive être *utile*, mais qu'elle doit avoir des *effets*. Une possibilité pour elle d'avoir des effets serait d'avoir comme horizon une articulation directe avec le politique. Il pourrait s'agir de pouvoir constituer une morale provisoire, ou bien de donner les moyens de pouvoir s'orienter dans la pensée.

Une autre possibilité pour elle d'avoir des effets, et c'est ce versant qui nous retiendra plus particulièrement ici, est de formuler des problèmes qui pourront concerner les autres disciplines. Il ne s'agit donc en aucun cas d'avoir une *réflexion sur*, de faire des *philosophies de*, mais de poser des problématiques, qui, étant différentes tout en concernant le même objet, pourront intéresser les autres disciplines. Expliquons-nous par un exemple. Plutôt que faire de la philosophie des mathématiques en prenant la mathématique comme objet, nous pourrions nous demander ce qu'il en est du statut de *concept formel* ; nous pourrions formuler un problème : les concepts formels sont-ils réellement pensables hors de l'espace ? – qu'il s'agisse de l'espace mathématique, physique ou perceptif. Nous aurons alors une problématique, que nous traiterons en philosophe, à l'aide de concepts, ou de systèmes, et qui pourra intéresser le mathématicien. Il pourra y avoir transversalité entre la philosophie et les mathématiques mais nous n'aurons en aucun cas eu une *réflexion sur* la mathématique. Nous serons restés dans une problématique concernant la sphère philosophique tout en ayant posé, à l'articulation entre deux disciplines, un problème.

La rencontre entre disciplines, en ce sens, se fait toujours autour de problèmes. Et c'est cela qui à nos yeux permet une réelle interdisciplinarité. La résonance entre les autres disciplines et la philosophie ne peut ainsi se faire qu'autour de problèmes. Le philosophe, lorsqu'il veut ainsi rencontrer une autre discipline évite tout mal entendu, il ne vient qu'avec des *problèmes*, c'est-à-dire une organisation problématique qui est propre à la manière de faire de la philosophie. Ce sera dans une manière de poser les problèmes d'une manière différente que pourra alors se faire la résonance, ce qui permet d'éviter les illusions de la *philosophie sur*.

*

Enfin, il

⁶. Ou plutôt de la technique et de la gestion bureaucratique.

faut éviter le piège de la *philosophie de*, ayant toujours à l'esprit que la philosophie possède son champs propre et qu'elle ne peut, au mieux, que poser des problèmes de manières différentes, et qui seront inédits pour les autres disciplines – ce qui peut avoir des effets divers.

La philosophie, comme elle l'a toujours fait, doit continuer de s'inventer. Ce serait bien la fin de celle-ci, si elle devait être *réflexion sur*, ou simple réservoir *d'outils pour*. La philosophie doit néanmoins pouvoir se prêter à la transversalité interdisciplinaire, tout en évitant les pièges.